

## *Nous qui désirons sans fin*

Vaneigem, Raoul, Folio, 1999, 203 p.

Les hommes ont renoncé à vivre pour assurer la survie d'une économie censée garantir la survie de l'espèce. Ils ont arraché à la nature des ressources qu'elle leur eût prodigué sans limite, à peine de les restaurer, et ils les ont dénaturées dans le même temps qu'ils dénaturaient la femme, l'enfant et leur propre humanité. 21<sup>1</sup>

La résignation paie très cher la promesse d'un avenir sans présent. 33

On ne lui demande que peu de choses pour être peu : travailler afin de consommer et se consumer à moindre coût. Comme l'important est de payer, qu'il lui suffise de s'épargner chaque jour davantage !

Quand, mise à mal par huit heures d'usine, son énergie achève de se dépenser en nuisances, il ne lui en reste guère pour contester un présent qui lui échappe et un avenir dont la faillite assure dès aujourd'hui le bénéfice des curateurs. 36

Le travail a été ce que l'homme a trouvé de mieux pour ne rien faire de sa vie. Il a mécanisé où il s'agissait d'inventer une constante vivacité. Il a privilégié l'espèce aux dépens de l'individu comme s'il fallait, pour perpétuer le genre humain, renoncer à la jouissance de soi et du monde et produire sa propre inhumanité. 37

Homme de paille ou commis voyageur de l'accumulation financière internationale, le politicien relaie dans un malaise croissant une information qui tourne à la vitesse de l'argent fou dans un délire autistique. Comment se ferait-il entendre alors qu'il dispose de moins en moins de mots et de plus en plus de chiffres, Ce qu'il gagne dans l'estime de ses maîtres, il le perd en clientèle. Ainsi est-il induit à n'être bientôt qu'un homme d'affaires.

Les chiffres, en revanche, diffusent une peur sournoise. Le dénuement rhétorique dont ils se prévalent leur prête le caractère d'un argument péremptoire. Comment ne troubleraient-ils pas un prolétariat que l'inemploi transforme en comptable de ses manques à gagner plus que de ses manques à vivre?

Il n'est rien de tel qu'une rationalité absurde pour répandre la peste émotionnelle et drainer vers un clientélisme d'obédience financière, de type mafieux, des foules désorientées par la difficulté de survivre et qu'une politique affairiste convainc de demander de l'argent plutôt que des idées. 48

Diverses peurs le hantent, qui ne procèdent que d'une seule. L'opresseur craint, en bâfrant, le courroux de l'affamé, le consommateur redoute de n'avoir plus de quoi le payer, le bon vivant perçoit dans sa hâte à « jouir de la vie » une course contre la mort dont il veut oublier l'issue, les esprits archaïques y tremblent encore des transgressions du péché ; mais tant de bigarrure dans l'effroi ne découle-t-elle pas d'un seul interdit, celui que l'économie prononce à l'endroit de la jouissance offerte par la vie sans quelque paiement que ce soit ? 52

---

<sup>1</sup> Le nombre en fin de paragraphe indique le numéro de la page du texte qui précède.

En déterminant les droits du citoyen, la marchandise est devenue humaine tandis que l'homme devenait marchandise. C'est elle qui a réglé les termes du contrat social. Selon qu'elle privilégiait la violence de l'exploitation ou le mercantilisme évangélique, dispensant au-delà des forêts et des mers le salut des bienfaits qui se paient, elle penchait pour le despotisme ou pour une relative liberté. 53

Le libre-échange a diffusé sur la terre entière un humanisme de droit cependant que le droit de vivre humainement n'est nulle part.

L'économie a fait l'homme à l'image de la marchandise, elle lui a prêté une valeur d'usage et une valeur d'échange. L'une le nourrit et nourrit ses semblables, l'autre lui assigne un prix, en raison non de ce qu'il produit mais de la quantité de biens qu'il s'approprie. 54

L'avenir s'écartèle entre la volonté de vivre et la puissance de l'argent qui la parodie et la nie absolument.

Nous sommes gouvernés par une économie de marché qui prélève sa taxe sur le travail, nourrit de moins en moins le travailleur et agit cybernétiquement comme si elle se suffisait à elle-même. 59

Il existe bien une croissance économique mais c'est la croissance de profits investis en utilité boursière et non plus en utilité sociale.

Le totalitarisme économique n'a plus besoin d'hommes politiques ni d'idéologies. Il lui suffit de fonctionnaires qui gèrent mondialement la dette publique et la faillite des Etats nationaux. 60

L'économie totalitaire ne prive pas le peuple de ses libertés, elle prive seulement la liberté de sa substance vivante. Elle en fait une liberté marchande, qui s'achète, se vend, s'échange.

Elle présente néanmoins un trait commun avec le totalitarisme politique : on ne peut l'amender, il faut l'anéantir toute entière.

L'économie parasitaire n'a plus de matière à exploiter qu'elle-même. Elle délaisse la production et augmente l'impôt sur le travail. Elle se retire de la consommation et menace le consommateur de lui ôter son pouvoir d'achat s'il ne lui confie en dépôt son salaire, son épargne, ses allocations sociales, sa retraite, l'argent de la dépense quotidienne, que les banques réservent désormais à leur profit et prêtent à des taux usuraires. 61

La rigueur logique de la marchandise à son apogée et à son déclin prescrit de fermer les écoles, de dégrader les services publics, de démanteler la sidérurgie et les textiles, de stériliser les terres, de polluer l'élevage afin de consacrer la part la plus importante des budgets à une gestion administrative qui la fera fructifier à son seul profit.

Que faites-vous d'autre que confier vos biens à des escrocs qui les bradent et vous intimement l'ordre de rétribuer leurs services? Et vous ne trouvez pour les contester rien de mieux que de quémander auprès d'eux un peu de l'argent qu'ils vous volent. 63

Le paysan buvait le lait de ses vaches, cultivait le blé, veillait à la fertilité de ses terres. Il a vendu bêtes et champs, qu'on lui remontrait d'un piètre profit, pour entrer comme travailleur dans un élevage concentrationnaire, où les céréales dénaturées se transforment en viandes martyrisées, et comme consommateur dans les supermarchés qui les écoulent en grande quantité. Il en est sorti avec le cœur en peine et l'estomac en carême. 64

A produire le vide autour de soi, l'économie est entrée en phase d'implosion lente. Tel est aussi l'état prévisible de ceux qui abandonnent leur existence au soin de s'économiser. 67

Les stupides résurgences du nationalisme et des religions ne sont que l'écume dérisoire du vrai danger : l'acquiescement suicidaire au sort qui nous est fait et par lequel une économie en déperissement nous enjoint de dépérir avec elle.

Nous sommes conviés à nous appauvrir à l'endroit même de notre richesse afin d'enrichir une économie mondiale dont nous sommes exclus. Il nous faut mourir de faim dans un jardin fertile parce que l'intérêt du marché interdit de le cultiver. 69

L'objurgation tacite « appauvrissez-vous pour que s'enrichissent ceux qui mettent leur salut dans l'argent » aurait fait se soulever hier un prolétariat qui n'a plus aujourd'hui d'autre ennemi que lui-même. 70

Récemment pressé de survivre au-dessus de ses moyens,[ le consommateur] ne dispose plus, à titre provisoire, que des moyens de ne pas sombrer dans la disette. Du moins son sacrifice aurait-il le mérite d'être parfaitement vain puisqu'il perpétue la survie d'une économie qui met fin à la sienne. 72

Ce que l'argent prélevait sur le vivant ne retourne plus à la survie et reste à l'argent. Il achetait le travail des producteurs, des consommateurs, des citoyens ; il ne négocie plus que leur inactivité et leur résignation. Il ne leur assigne d'autre existence que réglée par les cours de la bourse et les déterminations du marché mondial. Il les veut à l'image de la passivité bureaucratique, où les affaires prolifèrent et se défont sous le regard impassible et glacé de l'intérêt. 74

En s'échangeant contre n'importe quoi, l'argent tente en vain de se sacrifier en ne s'échangeant plus que contre lui-même. 75

Sacrifier la vie à la survie sacrifiée. 75

L'économie changeant le monde s'est changée en une économie du déchet. Démanteler les usines et les services publics afin de préserver le dividende des actionnaires participe d'une gestion de l'immondice. Qu'advient-il de l'homme économisé ? 76

Dans les ruines d'une civilisation marchande où l'argent détermine toutes les formes de relation, des hordes de débris humains survivent en exploitant et en massacrant leurs semblables. La bureaucratie financière adopte envers le monde la sagesse pratique du promoteur immobilier, qui gagne davantage à abandonner jusqu'au délabrement une maison de rapport dont l'espace vide a un prix sur le marché, alors que les loyers de locataires vivants et remuants demeureraient inférieurs à la valeur spéculative du bâtiment, réalisable à tout instant. 77

Les despotismes avaient la ressource d'asseoir sur des mythes et légendes la croyance en un Dieu déléguant ses pouvoirs à une engeance providentielle. Les démocraties bâtissaient la fiction d'un peuple souverain dont l'intérêt public cautionnait les intérêts privés de ses représentants. La bureaucratie par laquelle l'économie intime ses dernières volontés n'a pour elle ni croyance ni pensée. Elle se forme dans la matière molle de l'inertie.

Les mots n'y ont plus guère d'importance. La redite, la répétition, l'emploi quantifié leur prêtent un contenu éphémère. 82

« Travail » est un mot-clé qui s'adapte à toutes les serrures, dans le même temps que se ferment les grilles des usines et que l'avenir industriel se clôt sur un profit cybernétiquement collationné. La dignité de l'homme est exaltée au coin de la rue où règne la mendicité. Que signifie le discours humanitaire ? Qu'une prime à la misère coûte moins cher qu'un salaire.

En détruisant l'école, le logement, l'agriculture naturelle, [la corruption] prête une forme nouvelle au vieil obscurantisme religieux, si propice aux affaires. 83

Ce que nous avons appelé « révolution » a toujours signifié un progrès dans l'affranchissement individuel, assorti d'un retour différé à la dépossession de soi. 84

Pour la première fois dans l'histoire [en mai 1968], la volonté de vivre y affronta à découvert cet hybride de la prédation animale et des mécanismes d'exploitation et de concurrence qu'est la volonté de puissance. 86

La gratuité de la vie dans ses désirs et ses jouissances n'implique pas qu'elle s'obtienne sans un effort constant ; mais il est dans sa nature de se donner, non de se payer et de s'échanger, de se créer et non de produire un travail, de s'allier au vivant pour en parfaire le bonheur, non de s'en séparer pour le détruire. Tel est dans sa simplicité ce qui distingue radicalement la volonté de vivre de toute économie, dont le profit s'exerce à ses dépens. 89

Sortir d'une économie sans désir pour entrer dans une économie du désir ne nous suffit pas. L'économie fondée sur l'exploitation de la nature et de l'homme ne représente qu'une période de quelques millénaires dans l'évolution de l'humanité, à laquelle elle a imposé un essai, passablement désastreux, d'aménager la terre. Elle touche à son terme. 93

Une conscience s'éveille qui revendique plus de transparence et de justice dans le rapport contractuel entre l'homme et l'économie, mais elle occulte dans le même temps les vraies revendications du désir. 96

Le consumérisme critique sauve un marché mené à la dégénérescence par l'abus de la médiocrité et de la dénaturalisation. 97

L'intelligence individuelle apprend à agir solidairement sans se renier dans l'abrutissement des foules. 99

A l'inverse de la survie, la vie n'est pas mesurable, elle croît mais ne se multiplie pas en se détruisant. 100

Le refus du mépris et l'amour de soi impliquent la fin de la relation marchande et du travail. 101

Seule la créativité individuelle et collective s'obstinant à perfectionner des énergies empruntées à la gratuité de l'air, de l'eau, de la terre et du feu rejettera dans les archaïsmes de la barbarie les effets corrosifs de cette rentabilité dont les pires nuisances chimiques, nucléaires et psychologiques ne sont que les conséquences. 105

Rien ne se prend mieux au jeu de la pureté que la corruption. On en a vu plus d'une fois les effets. 107

Quel pouvoir et quelle faiblesse que de se poser en justicier et de ne disposer pour seule balance que celle de l'équité marchande, si sujette à caution !

Il n'existe qu'une puissance capable de se prémunir contre les attaques de la barbarie, c'est le vivant et la conscience qui le porte non à se défendre mais à rayonner partout d'une volonté souveraine.

La présence – attestée sur tous les fronts où la mort est combattue -, de la femme, de l'être par excellence, offre à l'humanité le modèle de sa propre réalité en devenir : créer la vie et recréer le monde en sa faveur. 108

La femme et l'enfant, dont l'émancipation atteste, à l'encontre du progrès marchand, le seul et véritable progrès humain, sont de nature à prémunir contre le vieux militantisme et le volontarisme sacrificiel qui, balançant entre pouvoir et prosternation, compensent par les aigreurs d'une critique abstraite leur incapacité à écouter les désirs et à en favoriser l'épanouissement.

La volonté de puissance qui ne se dissout pas dans la volonté de vivre n'est plus désormais qu'une impuissance voulue. 116

Le souci d'œuvrer à la qualité d'une existence quotidienne inspire le combat mené contre un enseignement concentrationnaire qui constitue, selon les normes bureaucratiques dominantes, une réserve d'esclaves sacrifiés au profit.

Cependant, à quoi bon réformer des études si elles restent séparées des préoccupations quotidiennes où le vivant s'altère et se ranime sans cesse ?

C'est au point de création où se rencontrent vie et connaissance que prendra sa substance le projet d'un gai savoir, véritable paysage balisé de phares qui apprennent à apprendre seul en transformant la sécheresse érudite en un rayonnement d'art de vivre. Rien n'est plus précieux que la recherche d'une autonomie individuelle, seule garantie contre le clientélisme, les comportements d'assistés, le parasitisme de la dépendance, l'imbécillité grégaire qui furent la leçon permanente d'une société hiérarchisée et dont la bureaucratie financière fait sa litière 118

Que l'argent mis au service de la vie ne remette plus jamais la vie à son service. 122

Le plaisir pris sans réserve à la vie est le meilleur garant contre ce qui convainc de la détruire. Favoriser dès l'enfance la jouissance des êtres et des choses introduira dans les mœurs plus de changements heureux que prôner, avec l'angoisse de n'être pas entendu, la protection de la flore, de la faune et du milieu humain.

La fin de la délinquance, la proscription du meurtre et du viol s'obtiendront moins par la reconversion d'une société policière en société policée que par l'éveil de la volonté de vivre, par la conscience qu'il appartient à chacun de créer, à travers l'alchimie quotidienne du vivant, sa propre destinée.

Hors de la volonté de vivre, il n'y a que le mal de survie, cette longue agonie où la mort est quelque jour préférée à la misère et à l'ennui. 123

L'argent qui mène une guerre sans merci à la totalité de la terre ne tire plus avantage de conflits de grande envergure à l'occasion desquels les protectionnismes réglent leurs querelles d'intérêts.

Le libre-échange omniprésent planifie une paix des cimetières sans autre violence que de tout étouffer progressivement sous les mailles de la rentabilité. C'est une mort lucrative et consentie, dans la fureur rentrée 125

L'armée s'est prise au jeu de redorer son blason en adjoignant le sac de riz à la mitrailleuse. Elle illustre ainsi le programme du Fonds Monétaire International : distribuer de la nourriture aux populations affamées et des armes aux gouvernements qui les affament. 126

Accorder à l'homme, à la femme, à l'enfant, au milieu naturel une protection armée partout où ils sont menacés ? Certes on perçoit l'intérêt de détourner de leur vocation destructrice les

habiles sophistications de l'armement moderne afin qu'en bénéficient la technologie des énergies naturelles et les instruments d'une amélioration de la qualité de vie ; mais comment combattre pour le progrès de l'humain avec des moyens inhumains, à l'aide d'une arme dont la fonction est de tuer ?

L'éthique tourne une telle difficulté, elle invoque le droit de détruire ce qui nous détruit. Cependant, sa raison triomphe par défaut. C'est une victoire dont il faut redouter les effets que de n'avoir d'autre recours pour sauver une vie que d'égorger celui qui la voulait ôter. 127

Le libre-échange a répandu la paix en ramenant la guerre à une compétition de marché. 128

Or, à la différence de la survie, la vie n'est pas compétitive. Si heureusement que la balance d'un marché de la qualité penche en faveur d'une humanité moins opprimée, nous ne voulons pas que la vie y soit pesée. Nous ne voulons plus d'un rapport de forces où la volonté de puissance reprenne du poil spirituel de la bête, ni d'un rapport d'échange, où le vivant se dégrade en chose morte. 129

Ce qui s'annonce n'est pas le retour du religieux mais son dépassement. 134

Nous voulons bâtir nos sociétés sur l'éternité de la vie, selon une confiance en l'enfant qui, arasant les obstacles que l'économie élève sur son chemin, lui permette d'accéder à l'autonomie et à la réalisation de soi.

Le sacré marque de son seau infamant une évolution où les hommes, devenant étrangers à eux-mêmes, se sont asservis aux conditions qu'ils produisaient. 135

Seule la souveraineté de la vie déterminera le dépassement des religions. Que l'homme, séculairement enchaîné au ciel, à l'au-delà, à l'Esprit, au Grand Objet Extérieur se relie enfin – selon cette *religio* dont nous n'avons connu que l'inversion – à lui-même, aux autres créatures, à la terre.

Comment la nature humaine se dissocierait-elle de la nature terrestre alors qu'elle en est issue et que tous ses éléments la composent ?

Il ne s'agit pas d'un retour à la nature, car elle n'existe plus en dehors de l'emprise que le travail a exercée sur elle. En revanche, comme elle nous a créés, elle peut se recréer par notre propre création.

Nous allons apprendre à renaître dans le sens de la vie. 137

L'ordre de la vie privilégie la qualité des êtres, des choses et de leur relation, les empêchant, par là, de se dégrader dans une quantité où le général nie le particulier et l'abstraction le concret.

Que chaque enfant naisse pour le plaisir d'une autonomie heureusement acquise non pour végéter dans la dépendance familiale, en tant qu'être humain, non tel un chiffre dans les estimations religieuses, budgétaires ou démographiques. 139

L'enfant, la femme, la faune, la flore, la terre – forment aujourd'hui le noyau central d'une galaxie en train de se créer. De là rayonne déjà, révoquant cette intelligence abstraite du vivant et si bien rompue à l'arraisonner, une intelligence sensible, une sensualité lucide, une approche sensitive pour agir à la racine des êtres, des choses, des circonstances. 140

Dans le combat pour la vie, tout relève de la priorité. 141

Le don porte en lui l'inépuisable richesse de la vie que l'échange appauvrit jusqu'à l'épuiser. 142

En nous sommeillent dans la grâce du vivant le serpent, le loup, l'oiseau, la vache, le rat et l'arche universelle des créatures dont la nature humaine est née et a tenté de se dégager peu à peu. Et au lieu de les reconnaître et de les connaître mieux afin d'en assumer le dépassement, nous les redoutons et méprisons avec un sentiment coupable qui nous les fait haïr et nous haïr dans le même temps. Plus l'homme de l'exploitation est fasciné par leur liberté à l'état brut, plus il s'acharne à les détruire comme une faiblesse à dominer, de peur qu'elle ne le domine. Misère de la volonté de puissance. 143

A mieux connaître nos obligations que nos privilèges, nous souscrivons plus volontiers aux lois qui nous dégradent qu'à la revendication de plaisirs qui nous confortent à vivre. Piètre civilisation qui voit dans la mort ce qui épuise la vie et non ce que la vie épuise. 149

L'individu prime la foule. Personne n'a de comptes à rendre à ce qui prétend le comptabiliser. Rien ne changera que dès l'instant où nous nous mettrons tout à la fois dans la tête et dans le corps que le bonheur ne s'acquiert pas comme une prime de retraite, qu'il relève d'une création permanente où il ne doit rien qu'à lui-même. 150

Entrer dans la concordance du vivant ne relève pas d'une contemplation mystique mais d'un défi quotidien, d'une volonté alchimique où la matière brute du désir se transmute en puissance d'incliner en faveur de la vie l'incertitude des circonstances. 151

La meilleure façon d'ôter la satisfaction au désir, c'est de l'espérer au lieu de la vouloir sans trêve. 152

Nous cédon trop aisément à une réaction de défense. Rechercher une protection, c'est inviter l'ennemi chez soi sous prétexte de l'amadouer. À invoquer la peur, on pénètre sur son terrain de chasse. Seul le patient exercice de la volonté de vivre dissipe la crainte que parsème une nécessité qui n'est pas la nôtre. 153

La force de la maladie et de la mort, c'est de nous faire croire qu'elles ne sont pas de notre ressort.

Tout désir de vie est un désir sans limite. 155

Le principe d'Havrenne<sup>2</sup> « Il ne s'agit pas de gouverner et encore moins de l'être » s'applique sans réserve à la culpabilité, au sacrifice, à l'échange, à la peur, au refoulement, au défoulement, au mépris ; à tout ce qui entre dans la servitude du travail au lieu d'apprendre à créer et à se créer. 156

La connaissance de soi commence avec l'identification de ses désirs. Affiner les sollicitations de la vie jusqu'à ce qu'elles soient la vie même coupe au plus court dans les méandres où phobies, fantasmes, angoisses, troubles, déséquilibres et états morbides dessinent sur le territoire du vivant la carte de la mort. L'attrait des jouissances vaut tous les fils d'Ariane. Savoir ce que tu veux, vouloir ce que tu sais. C'est là tout le secret de l'autonomie et tout le principe d'une éducation où il s'agit d'apprendre à apprendre seul. 158

La conscience sensible du vivant fonde un nouveau mode de perception dont la pensée et l'action sont solidaires. 159

---

<sup>2</sup> Marcel Havrenne, *Du pain noir et des roses*, Éd. Georges Houyoux, 1957.

Nous n'avons d'autres ennemis que nous-mêmes, d'autres armes à redouter que la passivité et la résignation qui gagnent, d'autre péril à encourir que celui de renoncer à l'exercice d'une vie dont chacun de nos désirs, du plus futile au plus irrépressible, proclame l'exigence. 160

Se sentir bien ne résulte pas d'une prise de médecine, d'alcool, de drogue, de spiritualité ou d'un hédonisme de marché. C'est établir une relation avec ce que l'on éprouve en soi de plus vivant, jusqu'à cette vibration issue de tout ce qui vit, où le corps et le monde se découvrent un langage commun, une musique ou une poésie de l'action unanime.

Telles sont les impulsions de l'enfance, que l'adulte prend tant de temps et d'énergie à redécouvrir, sans le plus souvent savoir qu'en faire. 161

L'homme archaïque ne nous aura rien appris sur la volonté de vivre. En revanche, nous savons tout sur la volonté de puissance, qui en est l'inversion. Il faudra lui reconnaître ce mérite de nous avoir éclairés sur ce qu'il y avait d'absolument inconciliable entre la propension à dominer, s'assujettir, s'approprier, s'aliéner, s'enrichir, s'appauvrir, et le désir de se créer une destinée, de jouir de soi et du monde, de rechercher en chaque plaisir la plénitude. 162

Se maintenir au centre du subjectif n'est ni repli sur soi ni exil, mais dérive avec la conscience sensible et tentaculaire du vivant. Nous avons tout à gagner de ne nous perdre plus jamais dans les filières du travail et de la rentabilité.

Nous aurons à pâtir de n'avoir jamais qu'une valeur économique tant que nous n'aurons pas résolu d'accorder aux moments de la vie et à l'art de les créer ne valeur unique et absolue.

Se sacrifier pour les autres aboutit tôt ou tard à les sacrifier. Assurer son bonheur prédispose en faveur des autres, au lieu que le malheur rend haineux.

Nous désirons nous reconnaître par analogie avec le vivant, non par comparaison avec ce qui nous mesure. Par la qualité, non par la quantité. 163

L'ordre du vivant ne distingue ni inférieurs ni supérieurs. La diversité des hommes qui se battent pour vivre ou pour mourir, tantôt avec les armes de la vie, tantôt avec les armes de la mort, est la diversité même où chacun se débat. Le bonheur exige tant de lumières et de discernement que l'agonie et le malheur quotidiens n'ont qu'à miser sur l'ignorance et la fatigue pour jouer gagnants. 164

Tu ne dois rien et rien ne t'est dû. Plutôt que d'imputer la responsabilité de ton échec ou de ta réussite ou aux autres ou à toi-même, quitte le cercle où la réussite et l'échec forgent les chaînes de ta servitude volontaire. Vis comme tu le veux afin que le monde soit tel que tu le vis.

Seuls sont comparables les objets et les êtres soumis à un rapport marchand. La qualité de la vie est unique et inaliénable. Rien n'a de prise sur la volonté de vivre et sa conscience. 166

« Sois ce que tu désires et deviens ce que tu es » est l'œuvre d'une vie que rien ne pourrait entraver. 169

Il n'y a ni à s'infatuer d'avoir raison ni à se mépriser d'avoir eu tort. Qu'il nous suffise de frayer à nos désirs une voie plus humaine.

Etre humain, c'est affiner les désirs jusqu'à créer un monde qui les exauce. Ce qui s'est transformé par le travail mérite aujourd'hui d'être radicalement changé par la création. 170

La plupart de nos désirs sont à réinventer. Tout l'art consiste à les rapporter à la vie, en sorte qu'ils reprennent leur cours sans que les barrages ordinaires les fassent refluer sous le signe de la mort. 171

La dépendance corrompt le plaisir. Il ne s'accommode ni de l'argent, ni d'un maître, ni de quelque drogue que ce soit, religieuse ou chimique. 172

La vie rayonne et se transmet par jouissances.

Il faut tenir pour un crime majeur de l'inhumanité d'avoir assimilé la sensibilité à une faiblesse, comme si la force émanait non de la vie mais de la brutalité qui la réprime. La fin de l'économie de l'exploitation et de la volonté de puissance confirmera à quel point la sensibilité alliée à sa conscience forme la seule puissance capable d'assurer la souveraineté du vivant. 174

Il n'est pas nécessaire d'attendre l'immortalité pour se déterminer à vivre comme si l'on ne devait jamais mourir. 176

Le travail et la mécanisation du corps mettent hors de soi, décentrent le désir et ce qui le reliait au vivant s'enchevêtre et se resserre soudain dans les nœuds de l'angoisse, de la peur, de la culpabilité, de l'existence ordinaire. 177

Nous avons moins besoin des droits de l'homme, de la femme, de l'enfant, de l'animal, de l'environnement que d'une conscience du vivant, capable d'assurer partout sa souveraineté. Le mépris de l'homme pour la bête et pour l'arbre qu'il abat par goût du pouvoir et du profit est de la même essence inhumaine que le mépris de l'homme pour l'homme, en quoi réside la cruauté de toute exploitation. 178

Les plaisirs, les joies, les jouissances qu'il nous est donné d'éprouver sont nôtres à part entière. Seul le mépris de l'homme a pu les attribuer à la sollicitude des dieux, du hasard ou d'autrui. Leur grâce n'est pas échue d'un au-delà ni d'ailleurs. Elle découle d'un désir puisé au flux impétueux d'une vie qui bouillonne en nous ; Un désir que nous avons créé dans le même temps qu'il se créait et nous créait.

« Deviens ce que tu désires en sorte que chaque désir accroisse la vie en toi. » 181

Le pire effet du travail est de produire un temps qui travaille contre nous. Ainsi pénètre-t-il jusque dans le corps apparemment au repos, jusque dans le désir qui, à se chercher laborieusement, s'égaré et se nie.

Ne renonce à aucun de tes désirs et n'attends rien, comme si tout devait, à un moment ou à un autre, t'advenir. 182

L'apprentissage de l'enfant implique une exploration des possibles où l'art d'éviter les dangers dispense de recourir aux interdits. Ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire, la science du plaisir et du déplaisir l'enseigne mieux que les mises en garde et les admonestations, où s'instille sournoisement la vieille peur de vivre. Plus la vie gagne en puissance, mieux elle évite, en se jouant, les périls qui la menacent. 183

Nous avons désappris à vivre en apprenant à marchander.

Fonder sur la gratuité de la relation affective le goût d'enseigner et la passion de s'instruire. 184

L'amour des plaisirs sans l'amour de la vie cherche de la chaleur dans les bras de la mort. Le « bon vivant » s'empiffre à en mourir. La vie s'inverse pareillement dans le salariat, l'hystérie du corps mutilé, la peste émotionnelle, le ressentiment et les plaisirs de survie où le meilleur

engraisse le cadavre. Il faut toute la sottise du désespoir et de la misère pour s'enorgueillir de ce qui tue au lieu de tout rapporter à la vie sans se laisser déboussoler. 186

Le chemin le plus long et le plus court nous emmène vers l'enfance où le monde rêvait de s'accomplir.

Se vouloir comme sujet et objet du désir si intensément que la vie renaisse jusque dans la volonté qui n'a pu s'accomplir. 187

On ne peut être soi et s'en remettre aux autres du sort qui nous accable. 188

La création est une jouissance, elle se donne et ne s'échange pas. Même emprisonnée dans la forme marchande dont la revêtait l'art, l'artisanat ou la recherche scientifique, elle a su se garder vivante ; à l'endroit même où nous émeut la beauté nous décèlerons quelque jour quelle humanité y a, dans sa puissance, déjoué l'inhumanité dominante.

La vie se propage par le désir, non par la parole. Ce qui peut s'en dire ou écrire n'a qu'à se réjouir d'être inutile ou se moquer d'être insensé. 189

La volonté de vivre est à la jouissance créatrice ce que la volonté de puissance fut à l'appropriation et à la destruction des hommes et de la terre.

La jouissance rend au vivant ce que l'appropriation en ôtait.

Aborder les êtres et les choses par ce qu'il s'y manifeste encore d'humanité sert mieux nos desseins et notre plaisir qu'avoir à les bannir ou à les détruire en raison de la barbarie dont ils nous menacent.

La qualité de la vie ne se satisfait pas de la qualité de la marchandise. L'hédonisme met les plaisirs au travail, comme si le travail n'était pas précisément ce qui les nie. L'hédonisme est le produit d'une économie, la jouissance est l'effet d'une création. 191

Nous mourons le plus souvent par inadvertance, en ménageant ce qui nous tue au lieu de secourir ce qui, en nous et dans le monde, ne demande qu'à vivre. Comme disait un de ces humoristes en qui s'incarne le mieux la philosophie de notre temps : « Se garder en belle humeur et belle santé, c'est encore le meilleur moyen d'éviter les maladies et les médecins qui en vivent. »

Nous avons à apprendre des bêtes et des plantes ce que nous avons désappris de nous-mêmes en marchandant notre génie. 194

Libérer la création du travail qui l'exploite est la seule façon d'en finir avec l'exploitation qui accumule sur le marché les produits arrachés, par le sang, la sueur, la souffrance et l'ennui, aux bêtes, aux enfants, aux femmes, aux hommes de tous les pays. 195

*Extraits sélectionnés par Jean-Pierre Lepri.*